

Mais elle n'avait cessé de croire que son frère Lazare serait là pour les voir arriver, elle et Titi, que Lazare, frère aîné, aurait le bon goût de lui épargner l'attente inquiète et légèrement humiliante parmi la foule de vacanciers que des hôtes rétribués, eux, venaient chercher, surgissant de toutes parts avec leur grand sourire blanc et, aux pieds, leurs claquettes de plastique qui les annonçaient d'un bruit mouillé, et leurs bermudas sans soucis et leurs joyeuses chemisettes ornées d'injonctions humoristiques. Il lui avait même paru d'une telle évidence que son frère Lazare, quoi qu'il fût devenu, se mettrait en frais pour elle et l'accueillerait dès sa descente d'avion avec les signes d'une attention quelconque (pas de fleurs, car elle n'était que sa sœur, mais tenue élégante pour l'honorer et peut-être, cadeau pour Titi), qu'à deux reprises elle marcha vers un jeune homme qui aurait pu être Lazare tel qu'elle l'espérait, en souriant et tendant sa joue de loin, tirant Titi qui trébuchait de fatigue.

Elle s'écriait gaiement : « Lazare ! Yaouh ! » Puis elle chatouillait le creux de la main de Titi et Titi, brave et obéissant, criait : « Tonton ! Yaouh ! »

Mais pas de Lazare, rien que de la confusion et de l'embarras, ensuite une sorte de colère mauvaise lorsqu'elle se rappela qu'elle était venue précisément pour en finir avec ces sentiments-là, de gêne et de honte, et c'était son frère Lazare qui les lui faisait éprouver de nouveau, alors qu'elle débarquait à peine et ne voulait, sur cette terre nouvelle, rien connaître de ce qu'elle quittait, en fait de tracas et de pesanteur. Voilà que son frère Lazare lui recollait le nez dedans, avant même de s'être montré, et voilà qu'elle était, encore et de nouveau, mortifiée.

Rosie entoura les épaules du garçon, Titi, dont les yeux se fermaient malgré lui, elle le poussa doucement vers une banquette, dans un coin de la salle d'attente.

Son frère Lazare n'avait guère connu Titi.

Qu'allait penser Lazare, se demanda-t-elle, lorsqu'il arriverait enfin et découvrirait cet enfant maigre et pâle, aux jambes si blanches, si osseuses, sous le large short colonial qu'elle lui avait acheté et qui lui semblait maintenant, à elle (kaki et bardé de nombreuses poches à soufflets), parmi les tenues bariolées, austère et vieillot ? Son frère Lazare verrait un petit monsieur de six ans démodé et fragile, qui, dans son short et son polo, n'avait rien de la vivacité internationale, de l'espèce d'enjouement démocratique qui faisaient bondir et sauter entre les sièges, malgré la fatigue, les autres enfants, là, se dit Rosie. Lazare remarquerait tout de suite que Titi n'était ni gai ni pétulant ni léger, qu'il n'avait pas de mots charmants ni de sourires malins, et que, comme par un fait exprès, ses sandales marron, ses socquettes blanches, en attestaient.

Rosie observa que les autres gosses ne portaient que des chaussettes imprimées et des chaussures de sport. Et son frère Lazare n'allait-il pas, comme elle maintenant, comprendre immédiatement qu'une petite existence qui débutait sous le signe de la correction bourgeoise, maladroitement imitée (l'idée qu'elle s'en faisait de loin !), n'avait que peu de chances de se déployer naturellement vers la réussite, l'harmonie tranquille, l'équilibre des désirs et des moyens ? Tout cela, c'était certain, son frère Lazare le saisirait au premier regard, se dit Rosie.

Elle s'assit près de l'enfant, la grosse valise bien calée entre ses cuisses. Elle posa la main sur le bras maigre, presque transparent, de Titi, il tourna vers elle son visage anxieux, et Rosie lui souffla :

- Je vais t'acheter de vrais vêtements de vacances, tout un tas, oui. Tu seras content ?
- Et Lazare, où est Lazare, maman ?
- T'en fais pas, le voilà.

Et Rosie n'avait répondu ainsi que pour gagner un peu de temps, car l'inquiétude constante et sinistre de Titi la troublait (depuis toujours, disait-elle, l'enfant avait peur, sans motif, comme une chouette, un petit augure détraqué), et aussi dans le vague espoir que les mots feraient apparaître celui dont il était question, mais à présent ses yeux se plissaient et une chaleur soudaine rougissait sa nuque et ses joues, comme elle apercevait, dans la porte à battants, la longue silhouette de son frère Lazare. Une éternité s'était écoulée depuis l'arrivée de l'avion, lui semblait-il. Elle pensa qu'elle s'était assoupie sans doute, car la salle était déserte et son propre crâne bourdonnait. Et la nuit était venue.

- Il est là, mon Titi. C'est lui, dit-elle sans joie, brusquement intimidée.

Titi avança les lèvres, hésitant, fronça le nez puis murmura :

- Yaouh, tonton.

Elle remarqua comme les cheveux ternes de l'enfant paraissaient clairsemés, comme on apercevait bien son crâne bleuté, entre les mèches raides. Mais, songea-t-elle, elle prendrait soin de Titi à présent, le nourrirait convenablement, ferait de lui un garçon pétillant et dynamique, dont la décontraction, la légèreté, interdiraient de deviner d'où il venait. Son impatience à transformer Titi et l'impossibilité de commencer tout de suite la rendirent rêveuse. L'enfant lui pinça doucement la hanche.

- Il est là, maman. Lazare.

Elle sentit qu'il était mal à l'aise, effaré. Dans un effort pénible, elle adapta son regard à la forme mince qui s'approchait d'eux sans hésiter. Puis elle sentit monter dans sa gorge l'envie de vomir, elle pressa les lèvres, ferma les yeux.

Mais était-ce bien son frère Lazare ?

- Je ne sais pas si c'est lui, Lazare, glissa-t-elle à Titi. Ne t'en fais pas, hein.

Il eut un petit cri de déception que l'autre, le jeune homme qui était peut-être Lazare, entendit certainement.

Les poings serrés, elle se concentra de toutes ses forces sur la nécessité de faire refluer la nausée. Titi, coutumier de la situation, soudain plein de sang-froid, lui tapotait le dos. La tête vide, elle rouvrit les yeux.

Comment pouvait-elle douter de l'aspect de son propre frère ?

Le haut-le-cœur était dompté mais toujours en faction, plus bas, au creux de l'estomac.

Et qui était Lazare, qu'était-il devenu, Lazare, frère aîné ? Il y avait maintenant cinq ans qu'ils ne s'étaient vus, depuis le jour où il avait choisi de s'exiler vers cette terre inconnue d'eux, dans l'espoir d'y prospérer. Mais, à présent, comment être certaine que celui-là n'était pas Lazare, avec sa peau sombre, ses cheveux ras à la ligne bien nette sur le front et les tempes ?

Elle et Titi frissonnaient dans la salle climatisée, étant là depuis longtemps, sans bouger, et Rosie redoutait que l'enfant n'eût déjà pris froid. Elle l'étreignit, le frictionna un peu. Ses gros yeux pâles tout agrandis d'incompréhension et de crainte, l'enfant lui dit à l'oreille :

- C'est un Noir. Je le vois bien. Est-ce qu'il peut toujours être Lazare ?

- Un Noir ? Chut. Et toi, est-ce que tu connais Lazare ? Tu n'as jamais vu Lazare, pas vrai, dit Rosie, alors chut, mon Titi, chut.

pp. 10-13.

* * *

Il roulait maintenant vers la côte dans un pick-up récemment acheté, blanc, version modernisée de celui qu'il avait tant aimé et que Lazare, bien longtemps auparavant, lui avait volé, que Lazare Carpe avait vicié, corrompu, au point qu'il avait été impossible à Lagrand d'y monter pour se rendre compte précisément de ce que le pick-up avait subi.

Il roulait maintenant vers Bas-du-Fort, par une matinée très blanche et odorante, brillante, légère, dans un état de bonheur intense. Ses mains se contentaient d'effleurer le volant, le levier de vitesse, formées à la précision et à la dextérité par cette sensation de bonheur même qui le rendait, lui, Lagrand, il le savait, immortel. Le bonheur et une toute nouvelle et étourdissante fierté sexuelle conduisaient à sa place, et mieux encore que ne l'avait fait son seul cerveau. C'est pourquoi il se permettait, ce matin-là clair et brillant, de rouler à vive allure sur l'étroite route tortillonnante, bien qu'il ne lui fût pas nécessaire de se hâter.

C'était dimanche. Il pouvait entendre, lointains, sans effet sur lui, les carillons de la messe - il les entendait à peine, délivré de tout souvenir pénible à propos des cloches pressantes, des petites églises décrépites et vaillantes, des dames à la morale impitoyable et au dur regard toujours pareil à celui de sa très pieuse grand-mère qui était morte depuis longtemps, enterrée avec son chapeau mauve des dimanches, enfin morte, songeait Lagrand, pour le laisser en paix, pour ne plus l'obliger à entendre quelque appel, quelque reproche ou quelque avertissement que ce fût dans les volées de cloches des matins enjoués, prometteurs, où lui-même, Lagrand, pouvait laisser conduire en toute confiance sa joie et sa sensation d'assouvissement.

Il se gara devant la Perle des Iles que tout d'abord il n'avait pas reconnue : bâtiment fraîchement repeint de rose, tennis nettoyés, clôtures neuves.

Renée avait disparu avec une telle discrétion, un sentiment si vite acquis de l'ordre naturel des choses que Lagrand en était arrivé à se demander si elle n'avait pas joué dans son existence le rôle mineur d'un mystérieux mais nécessaire retardement, afin de laisser venir au moment propice celle qui devait : Rosie Carpe. Renée avait retiré son regard, en avait libéré Lagrand et s'était éclipsée, et c'était maintenant Rosie qu'il retrouvait dans son appartement des Abyemes, qu'il serrait dans ses bras, toujours surpris, ravi, la serrant plus fort encore pour éprouver son ravissement, tendrement satisfait de l'entendre gémir et protester sur un ton étouffé. Rosie ne lui commandait rien, ne le maltraitait d'aucune façon, esquivaient son regard. Elle lui semblait avoir atteint le point le plus extrême de la passivité et de l'indifférence. Elle ne s'était animée, depuis ces quelques mois, qu'une fois, se rappelait Lagrand, avec une vigueur incongrue et outragée, pour lui raconter qu'un certain Calmette de Saint-Claude lui avait fait perdre l'enfant qu'elle portait, autrefois, en la frappant durement au ventre. Ce n'était pas là ce que Lazare lui avait décrit, aussi Lagrand était-il resté silencieux, regardant fixement le visage de Rosie que l'apathie n'avait pas tardé à éteindre de nouveau.

Il ne faut pas toucher Maman ! songea-t-il, se souvenant de Titi, avec un petit rire comblé.

Il avançait d'un pas sautillant sur ses grandes jambes minces qui s'étaient arquées légèrement. Il entra tout droit dans le bureau d'accueil de l'hôtel-résidence, au rez-de-chaussée, et se dit : Quoi de plus naturel que de rendre visite à celle qui est maintenant ma belle-mère ? Il attendit un peu dans la pièce déserte, puis il avança jusqu'au fond, jusqu'à une porte entrebâillée qu'il poussa doucement. Là, au milieu d'un petit salon, il aperçut Diane qui se tenait debout derrière Foret, penchée en avant, et lui enfonçait dans le crâne le contenu d'une seringue qu'elle tenait presque verticalement, d'un air froid et concentré. Foret geignait. Il vit alors Lagrand et

se tut aussitôt. Diane leva les yeux vers lui, rapidement, s'appliqua à vider la seringue puis à tamponner le crâne de Foret d'un bout de coton, et ce n'est que lorsqu'elle eut fini qu'elle sourit à Lagrand, de son large sourire féroce, malin, sagace.

- Regarde qui est là ! Cher monsieur Lagrand !

Elle essuya l'aiguille, rangea le tout dans une trousse de toilette dont Lagrand remarqua qu'elle était imprimée de personnages de Mickey et de Minnie Mouse en train de copuler. Foret frottait doucement son crâne douloureux.

- Mon pauvre Alex perd ses cheveux par poignées, expliqua Diane sur un ton important. Vous voyez, je fais venir ce produit tout spécialement des Etats-Unis pour essayer d'empêcher qu'il devienne complètement chauve.

- Ce que ça fait mal, murmura Foret.

- Oui, ça fait mal, mon pauvre petit, dit-elle, sentencieuse. Les hommes sont bien à plaindre avec leurs cheveux. N'est-ce pas, monsieur Lagrand ? En ce qui vous concerne, tout a l'air d'aller très bien. Mais, n'est-ce pas, les hommes souffrent !

Elle était jeune, blonde, chevelue, moulée dans un pantalon blanc sur lequel bouffait avec apprêt et une certaine raideur un chemisier doré. Sa longue figure mince et brune parut un peu rigide à Lagrand - mais, se dit-il, ébahi bien qu'il se fût attendu à cela, embarrassé et déconcerté tout de même, mais la peau lisse, le grain fin, délicat, de l'épiderme uni, foncé, avec, là-dedans, profondément enfoncés, les tout petits yeux presque blancs, mobiles, avisés.

Ma belle-mère, songea-t-il, se rappelant, dans le même temps, le cri de Titi :

- Il l'a touchée !

Foret s'était discrètement empâté. Il était rouge, fatigué, usé d'une façon naturelle et, se dit Lagrand, de bon aloi. Toutes sortes de bijoux dorés sonnaient aux bras et au cou de Diane. Une grosse chaîne d'or pendait sur la poitrine de Foret, parmi les poils blancs qu'il avait là, épais. Un collier de chien, se dit Lagrand avec amusement.

- Venez, allons boire un coup sur la terrasse, dit Diane. La terrasse carrelée de neuf surplombait la petite plage de l'hôtel. Foret apporta une bouteille de rhum, du sucre et des quartiers de citron vert, tandis que Diane allongeait sur un transat sa grande silhouette athlétique qui avait rattrapé puis dépassé depuis longtemps, pensa Lagrand, en jeunesse, en santé, en souplesse des membres, son propre corps sec et juvénile d'aspect. Il se sentit intimidé soudain. Pourquoi était-il venu ?

- Savez-vous que j'ai épousé Rosie ? demanda-t-il à mi-voix, posément, la tête renversée sur le siège et ne regardant ni Diane ni Foret.

Il entendait le murmure paisible de la plage, une rumeur lente, de très légers bruits d'eau.

- Rosie ? fit Diane, comme tâchant de se remettre en mémoire une vieille et peu intéressante histoire. Ah !

Elle ajouta, dans un rire bref :

- Cher monsieur Lagrand ! Malheureux ! Il fallait plutôt prendre ma fille.

Lagrand ne répondit pas. Il attendait, les yeux à demi clos.

- Vous auriez dû prendre ma fille Rose-Marie, reprit Diane. Elle est toute jeune et magnifique. Je vous l'aurais donnée, à vous, je vous connais - vous êtes beau et vous avez une bonne situation, et tout ce qu'il faut. Je vous aurais préféré comme fils à la place de mon petit Lazare.

- Lazare est retourné à Brive-la-Gaillarde, tout seul, dit Lagrand prudemment.

- Quel échec, fit-elle, glaciale. Brive-la-Gaillarde : j'ai honte pour lui et presque de lui, monsieur Lagrand. Il ne m'a pas écrit et cela vaut mieux. Mon petit Lazare a tout raté.

Foret grogna gentiment. Il caressa la main de Diane. Lagrand entendit des pas derrière eux, venant du salon, et, se retournant sur son siège, il vit s'approcher un homme aux cheveux gris, au ventre gras, qui soufflait en traînant ses savates roses d'estivant. Diane laissa tomber sur lui un regard sévère.

- Est-ce qu'elle est libre ? demanda l'homme avec nervosité.

Il ne s'adressait qu'à Diane, paraissant n'avoir pas même remarqué qu'elle n'était pas seule.

- Il se pourrait qu'elle soit libre, mais vous n'aurez rien avant d'avoir payé vos dettes, dit-elle, sauvagement.

Puis :

- Il doit combien, Alex ?

- Cinq cents, dit Foret.

- Je sais, dit l'autre.

Il ouvrit son poing et montra un billet soigneusement plié au creux de sa paume. Foret s'empara tranquillement du billet, le déplia et le lissa sur sa cuisse, puis sortit un porte-feuilles et rangea le billet. Diane

avait suivi toute l'opération d'un œil un peu dédaigneux.

- Bon, fit-elle. Montez au studio dix-sept.
- Elle est libre ?
- Elle y sera dans cinq minutes.

Lagrand ferma les yeux. Il entendit s'éloigner les halètements de l'homme et les claquements des savates sur ses talons. Il entendit ensuite que Diane se levait, dans un petit soupir, il l'entendit crier, sans doute en direction de la plage :

- Rose-Marie !

Une fois, sèchement, un fouet qui cingle, pensa-t-il - après quoi elle se rassit et murmura, satisfaite :

- Rose-Marie est née fille alors que j'avais espéré un garçon, monsieur Lagrand. Mais je ne le regrette plus. C'est une pure merveille, et qui vaut de l'or.

Elle ajouta, languissante, généreuse :

- Penchez-vous un peu et vous pourrez la voir - sur la plage, là, elle rentre vers l'hôtel. Je lui demande de se mettre au soleil autant que possible, de passer sa vie au soleil. C'est comme cela qu'elle resplendit, monsieur Lagrand. Regardez-la.

Mais il garda les yeux fermés, sans bouger, feignant de ne pas entendre. Il sentit les doigts de Diane sur son bras - une petite tape dépitée.

- Vous, mon pauvre chéri, avec votre Rosie ! Vous me faites pitié. Et vous ne voulez même pas regarder ma fille !

Il demeura immobile, sans ouvrir les yeux, jusqu'à la tombée de la nuit. Il accepta ensuite de partager leur repas, celui de Diane et de Foret, car Rose-Marie Carpe ne se montra pas.

- Nous sommes votre nouvelle famille, lui dit Diane, au dessert, avec une sorte de bonté et de simplicité qui le troubla.

Au moment où il s'en allait, elle lui confia brusquement qu'elle redoutait la pénombre. Elle voyait alors, lui dit-elle en le retenant par son polo, derrière chaque fenêtre obscure, la tête décollée de Francis Carpe, son premier mari, qui la regardait d'un air plein de rancune.

pp. 334-339.